

Sociologie

N° 4, vol. 11 | 2020

Théories et Méthodes

Les ressources de la fiction pour l'entretien

Ou comment limiter le risque d'imposer aux enquêtés un questionnement qui leur soit étranger

Fiction as a resource for interviews. Or how to limit the risk of forcing respondents to answer questions that are foreign to them

PIERRE FOURNIER ET PASCAL CESARO

Résumés

La découverte dans les fonds de l'Institut national de l'audiovisuel d'un feuilleton romanesque de l'ORTF tourné dans un centre nucléaire et présentant le travail d'une équipe de chercheurs et de techniciens a donné l'idée de montrer des images de ce film à des travailleurs du domaine pour servir d'appui à des entretiens sur leur expérience de vie dans cet environnement technique et managérial et dans son territoire d'installation. Les témoignages recueillis se révèlent étonnamment concrets et précis sur des éléments de la pratique, largement à distance des discours stéréotypés ou du silence dans lesquels s'inscrivent souvent les enquêtés sur un sujet aussi controversé. C'est l'occasion de se demander ce que la vidéo-élicitation peut apporter à l'enquête sociologique pour échapper au risque d'imposition de problématique qui menace les chercheurs sous différentes formes, que l'on détaillera. Et c'est l'occasion de voir sur quelques exemples d'entretiens – des extraits filmés sont accessibles dans les annexes en ligne de la revue – ce que change le recours à des images de fiction pour enrôler les enquêtés dans la recherche et pour susciter chez eux des paroles à hauteur d'homme, à l'écart des discours marqués par les débats constitués sur le sujet du nucléaire. La fiction se révèle receler des qualités pour rendre compréhensible et appropriable par l'enquêté la posture du sociologue et pour inciter celui-ci à entrer dans une collaboration avec celui-là.

Fiction as a resource for interviews. Or how to limit the risk of forcing respondents to answer questions that are foreign to them

The discovery in the archives of the French National Audiovisual Institute of a romantic soap opera from the 1960s filmed in a nuclear centre and presenting the work of a team of researches and technicians, sparked the idea of using this unique material to support interviews with workers of the nuclear field. More precisely, images captured from the show were used to



stimulate the interviews over everyday life in this highly technical and carefully managed environment. The collected testimonies prove to be surprisingly concrete and precise on the practical elements of the controversial subject that are often times occulted by stereotypical discourse and silences. The research findings invite to reflect on the contributions of video elicitation to sociological investigation, especially to avoiding the risk of imposing problematic, even threatening questions to the interviewees. In order to illustrate this point, the article mobilizes interview samples that clearly demonstrate how the use of fictional images influences the recruitment of respondents and the provoking of original accounts rather than of reiterations of polemical debates on the subject of nuclear power. Excerpts of the filmed interviews can be seen in the online appendices of the journal. The experiment underscores fictional material's potential to communicate the sociologist's stance to the interviewees and to encourage them to collaborate with the researcher.

Entrées d'index

Mots-clés : entretien, vidéo-élicitation, enquête, fiction, nucléaire

Keywords : interview, video-elicitation, fieldwork, fiction, nuclear

Texte intégral

- 1 Pour comprendre les conduites des acteurs sociaux, le sociologue souhaite souvent s'entretenir avec eux sur leurs actions. L'échange qui s'engage dans cette écoute est organisé par le chercheur-enquêteur. Il commence par expliciter son projet de connaissance en se présentant à l'enquêté et en précisant le commanditaire de la recherche. Il détaille aussi quelle forme prendra l'expression publique des résultats de la recherche de façon à éclairer l'enquêté sur un point qui pourrait être un souci pour lui : l'engagement de responsabilité autour des propos tenus, qui pourraient lui être imputés et dont il aurait éventuellement à se justifier devant des tiers. Les dispositifs d'anonymisation des réponses, voire d'agrégation statistique, sont chargés d'éviter toute association directe des propos au répondant. L'enquêté, de son côté, accepte de répondre avec détail sur la foi de cette présentation du chercheur et de contribuer autant que possible au projet d'explicitation de sa pratique, les références qu'il prend pour la décider et le sens qu'il lui donne. Cet accord vient certifier qu'aucune des parties n'a rien à craindre de l'échange et, même, qu'elle peut en attendre un surcroît de compréhension pour l'enquêteur, un plaisir d'avoir rendu service pour l'enquêté. L'implicite de la relation d'enquête en sociologie est donc un échange asymétrique entre un questionneur et un questionné sur une réalité complexe, objet de perceptions, qu'il s'agit de caractériser pour comprendre comment des situations sociales font se rencontrer et s'ajuster des perceptions parfois décalées du monde.
- 2 Du fait de cette asymétrie, le sociologue court le double risque de soumettre aux enquêtés des questions qu'ils ne se posent pas et de les voir y répondre avec des mots qui ne sont pas complètement les leurs. Il risque de rater du même coup des dimensions importantes de la situation étudiée. Le problème posé par les auteurs du *Métier de sociologue* il y a un demi-siècle, dénonçant le danger d'« imposer aux sujets des questions que leur expérience ne leur pose pas et [d']omettre les questions qu'elle leur pose » (Bourdieu *et al.*, 1968, p. 65) a pu buter sur la formation du sociologue à poser les « bonnes » questions. Il ne peut se contenter de reporter vers les enquêtés les questions que lui-même se pose, *a fortiori* formulées dans les termes où il se les pose. Le risque serait fort, dans ce cas, de prendre pour objet d'étude ses propres prénotions, qu'elles lui viennent par conceptualisation trop rapide du système social, par intellectualisme effréné ou par généralisation abusive de sa propre expérience sociale, par ethnocentrisme. Le risque serait fort de passer à côté de ce qui touche vraiment les

enquêtés, de ce qui oriente leurs conduites. Il faut au sociologue s'approcher des façons qu'ont les acteurs de raisonner en situation pour voir comment les problèmes se posent à eux et pour trouver le moyen de faciliter leur expression sans la dénaturer, sans l'infléchir par maladresse. L'enseignement de l'enquête sociologique de type hypothético-déductif préconise par exemple le recours à l'observation directe des pratiques et à des entretiens de pré-enquête sous forme de conversations libres commentant les observations menées ou les situations vécues, dans l'intention de repérer les mots utilisés par les acteurs pour les verbaliser : de façon à les reprendre dans la rédaction des questionnaires ou des grilles d'entretien (Combessie, 2007, p. 11).

3 Le péril de l'*imposition de problématique* peut sembler exagéré et, même, paraître démenti par la compétence auto-proclamée des enquêtés qui se manifeste à travers leur appétit de réponse à certaines enquêtes par questionnaires et s'objective dans le taux bas de non réponse aux questions¹, laissant penser que les questions posées sont pertinentes pour eux. Il n'est toutefois pas exclu que cette propension à répondre aux questions tienne moins au sentiment d'omniscience des enquêtés qu'à leur souci de répondre sur à peu près tous les sujets pour ne pas risquer d'encourir en face-à-face ce qu'ils voient comme un jugement négatif sur leur capacité d'analyser le monde. Du risque d'imposition de problématique par le chercheur, on passe à l'*imposition d'un devoir de réponse* chez l'enquêté par souci de dignité sociale. Les enquêtés s'efforcent de répondre et se réfugient derrière l'idée que, comme dans la démocratie électorale, tous les avis sont respectables, que la formulation du leur dans le cadre de l'enquête sociologique ne les engage pas beaucoup. Ils savent qu'il n'est pas prévu de vérifier qu'ils tiennent parole au lendemain de l'enquête. Ils n'auront pas de comptes à rendre sur leur conduite future, en conformité ou en rupture avec les réponses données. Ou bien choisissent-ils de reprendre à leur compte les réponses qu'ils pensent acceptables pour leur interlocuteur. Le problème bute dans ce dernier cas sur la tentation qu'ont les enquêtés, pour sélectionner les mots de leur réponse et s'assurer de leur légitimité dans l'interaction, de se référer au débat public tel qu'il est constitué dans ses formes médiatisées. Ce qui leur permet de garder la face, voire de faire bonne figure dans la relation d'enquête avec un inconnu. En effet, celle-ci est avant tout une relation de face-à-face, sur le bon déroulement de laquelle il est classiquement attendu qu'ils veillent comme sur toute interaction sociale (Goffman, 1974), ou en tout cas qu'il est psychologiquement coûteux de rompre.

4 Cela signifie que l'imposition de problématique à l'enquêté peut venir du chercheur maladroit mais elle peut aussi tenir au débat public constitué quand il est fortement polarisé sur un plan moral et politique comme, hier, à propos de la guerre d'Algérie, ou bien encore à propos de l'immigration ou du mariage homosexuel. L'enquêté se réfère prioritairement aux positions qui sont en présence dans le débat public telles qu'elles se formulent sous l'effet de sa polarisation : dans le souci de préserver l'estime de soi qui se trouve engagée dans l'interaction d'enquête. On peut voir cette situation comme une configuration d'*imposition de formulations problématiques par le débat public* et, donc, de parole empêchée : où la singularité de l'enquêté s'efface devant la prégnance des positions légitimées par le débat public. Cette pression à l'alignement condamne le chercheur à recueillir des formules dont il ne sait si elles l'éclairent véritablement sur ce qui oriente l'action des enquêtés ou seulement sur ce qui leur permet de trouver une contenance face à un enquêteur dont ils redoutent le jugement. Cela est d'autant plus dommageable que la façon dont se formulent les positions dans le débat public sur une question pratique peut entretenir avec cette question un rapport très lâche, qui laisse de côté les premiers intéressés par la question pour fédérer des populations beaucoup plus grandes mais se trouvant à distance du problème. On pense par exemple aux populations qui prennent position sur l'immigration sans être en contact avec des

immigrés. On comprend là que l'imposition de problématique en provenance du débat public peut être aussi préjudiciable à la compréhension de la réalité des pratiques sociales que celle qui vient des *a priori* du chercheur.

- 5 Que faire face à ce problème classique de l'enquête sociologique qui prend des formes aggravées face à des sujets construits en disputes publiques ? On va d'abord voir que les solutions de rupture ne sont pas toujours satisfaisantes. On verra ensuite que la forme de l'entretien approfondi est une voie féconde qui peut être enrichie par le recours à la *vidéo-élicitation* et on verra enfin que la mobilisation d'images de fiction comme appui à la réflexion de l'enquêté face à l'enquêteur peut permettre de régler du même coup d'autres problèmes qui se posent au chercheur.

Observation directe, entretien non directif, entretien biographique : des solutions pas toujours efficaces

- 6 Face à ces défis d'imposition de problématique, des solutions radicales ont pu être préconisées par divers sociologues, comme la mise en garde contre les raisonnements hypothético-déductifs en termes de variables explicatives qui favorisent la formulation de problématiques durcies face auxquelles les enquêtés seraient sommés de se situer (Schwartz, 2011). Certains préconisent de *refuser tout recueil de parole* qui ne serait pas une parole en situation. Jean Peneff (1990) recommande ainsi le recours à la seule observation directe des pratiques sociales par le chercheur. Il cherche par là à éviter non seulement le risque d'imposition de problématique dans l'échange verbal mais aussi, se donnant pour objectif central la connaissance des pratiques, à éviter de déléguer à l'enquêté l'observation de ses pratiques, comme le font souvent les chercheurs travaillant par entretiens. L'enquêté peut en effet se révéler incapable d'accorder de l'attention à certaines de ses pratiques, qu'il juge sans importance, sans enjeu, voire dont il n'a pas conscience. Il peut dans d'autres cas refuser de livrer certaines de ses observations parce qu'il redoute les effets de stigmatisation qu'elles pourraient lui valoir de la part du chercheur, ou parce qu'il anticipe comme malvenu d'évoquer des aspects de sa pratique dont il sent la discordance avec les attentes du chercheur telles qu'elles sont perceptibles dans la présentation de son projet et dans ses questions. Ou bien encore il souhaite profiter de la grande ignorance et de la bonne volonté du chercheur pour tenter de l'instrumentaliser et d'en faire un soutien à sa cause, éventuellement collective, en focalisant l'attention sur certains points et en en laissant d'autres de côté². Par les propos qu'il lui tient en guise d'informations sur sa pratique et sur le sens qu'il lui donne, il lui livre une vision du monde tel qu'il voudrait qu'il soit.

- 7 L'observation *in situ* est effectivement censée répondre à ces objections, sous réserve de réfléchir sur la posture d'observation trouvée pour bien poser le regard sur la diversité des acteurs en présence dans la situation (Arborio & Fournier, 2015, chapitre 5) et pour limiter la perturbation de la situation observée qui pourrait être engendrée par la présence d'un tiers observateur. La participation du chercheur à la situation étudiée par observation directe menée *incognito* est ainsi une solution s'il y a un risque de déformation des conduites des acteurs par prise en compte du projet d'analyse du chercheur que les enquêtés voudraient infléchir. Par l'expérience de vie qui est partagée au moins partiellement, l'observation participante permet d'approcher la condition des acteurs, de saisir les contraintes qui pèsent sur eux comme les marges d'action dont ils disposent. Le recours à l'observation directe ne va toutefois pas sans

faire courir un autre risque : *l'imposition de questionnement par le chercheur* sur la réalité observée, le placage d'interrogations par l'enquêteur participant. Bien sûr, la résistance du réel devrait l'amener à réévaluer ses préconceptions à l'épreuve de la pratique d'observation et l'observateur *incognito* doit tenter de contrôler ce risque : par exemple en s'imposant d'observer si le regard qu'il porte sur la situation enquêtée lui est singulier ou s'il trouve des signes d'intérêt pour les mêmes éléments chez d'autres personnes découvrant comme lui la situation et cherchant à y prendre place comme simples nouveaux acteurs ordinaires (Roy, 2006, p. 77). Il peut s'assurer ainsi qu'il ne produit pas un *artefact* par sa présence dans la situation. Il peut aussi vérifier si l'étude du passé à partir d'archives de la pratique donne l'idée que les acteurs de la situation étudiée se posent par moment des questions voisines des siennes, ce qui l'assurera qu'elles ne sont pas totalement saugrenues (Lomba, 2008). Au-delà des difficultés propres à l'exercice de l'observation directe, très partiellement évoquées là, on doit toutefois garder en tête que cette technique d'enquête très utile ne peut être mise en œuvre facilement sur tous les objets, et notamment qu'elle s'applique difficilement à des pratiques sociales de basse intensité se déployant sur des années dans des espaces peu ouverts à l'investigation ethnographique, comme l'espace domestique, familial.

8 Le chercheur peut avoir la tentation d'une autre solution radicale face au défi de l'imposition de problématique dans l'enquête sociologique : le recours à des entretiens non directifs, avec une posture d'intervention minimale de la part du chercheur pour éviter de prendre parti de quelque manière, quasiment *sans autre question que celle sur laquelle s'est noué l'accord de l'entretien*. Le chercheur se contente de reformuler les réponses pour « relancer » les enquêtés, pour les inviter à préciser leurs prises de position (Duchesne, 2000). Mais nombreux sont les sociologues qui ont montré que cet *impératif de neutralité de l'enquêteur*, couplé à l'attention bienveillante requise par la proposition de Carl Rogers (1945) en faveur d'entretiens marqués par l'empathie, est naïf : comment imaginer une neutralité de l'enquêteur quand il occupe une position sociale plus haute (Bourdieu, 1993 ; Beaud, 1996) ou plus basse (Pinçon & Pinçon-Charlot, 1991 ; Chamboredon *et al.*, 1994) que l'enquêté et que l'écart de position s'exprime à tous les instants dans des manières corporelles et langagières ? Ce projet de neutralité est pernicieux car, en ne donnant pas vraiment à l'enquêté de témoignage d'intérêt pour ce qu'il dit, il conduit inévitablement à ce que l'entretien tourne court, n'entre pas dans la situation singulière de l'enquêté alors qu'elle est déterminante de sa compréhension du monde et de sa façon d'y intervenir. La prétendue posture de neutralité bienveillante peut même être perverse quand elle laisse éventuellement l'enquêté fabriquer de toutes pièces, pour une raison ou pour une autre, une réalité peut-être cohérente mais très éloignée de lui sans que le chercheur se donne les moyens de s'en enquérir ne serait-ce que par des questions de précision. Mieux vaut pour le sociologue assumer la relation d'enquête comme une relation sociale entre deux personnes cherchant à prendre en compte les attentes de l'autre, et tenter d'enrôler l'enquêté dans le projet de connaissance et de compréhension fine de la situation étudiée. Cela donnera l'occasion de dissonances dans leur dialogue, à prendre au sérieux pour révéler des perceptions du monde qui sont propres à des personnes occupant des positions sociales différentes, celles de l'enquêteur et l'enquêté (Mauger, 1991). Il n'y a rien de choquant à ce que le chercheur doive intervenir dans la conversation pour dire qui il est avant d'oser en demander plus sur qui est l'enquêté : au titre de contrepartie. Ces informations ne font que compléter les signes que le chercheur donne de toute façon sur lui par son âge, son sexe, son expression langagière, ses vêtements par-delà ce qu'il lui dit de ses intentions de recherche au moment de solliciter l'accord de l'enquêté pour participer à l'enquête. On a montré que l'enquêté les utilise au moment de répondre pour compléter l'équation du chercheur et pour donner du sens

à leur étrange interaction, sans que cela soit préjudiciable au projet de connaissance, bien au contraire (Fournier, 2006).

9 Avec le même souci de saisir la position sociale de l'enquêté dans l'éventuel frottement avec celle de l'enquêteur, le choix de l'entretien avec des questions autour du seul fil biographique est peut-être une autre solution radicale pour échapper au risque d'imposition de problématique. En effet, il *évite l'excès de questions qui engagent volens nolens le point de vue du chercheur*, en même temps qu'il est un moyen habile pour dépasser les apories de la question unique de l'entretien non directif. Il est aussi une façon de faire rapidement accord avec l'enquêté sur l'objectif de l'échange verbal en profitant d'une certaine légitimité de la demande. Raconter sa vie, ou tout au moins une partie de sa vie, est un exercice auquel on est habitué par des demandes régulières au fil de l'existence : au moment de chercher à se faire embaucher pour caractériser son expérience du travail et les acquis de compétences dont elle a été l'occasion, avec la personne dont on souhaite partager la vie pour la convaincre de formes de compatibilité, devant ses enfants et ses amis pour les édifier... Et il va de soi qu'un tel propos, lorsqu'il est tenu devant un inconnu, appelle des demandes de précision de celui-ci à tel ou tel moment, pour être sûr de ne pas rater d'étapes, pour bien situer les expériences et les bifurcations. Elles semblent légitimes et encouragent le discours en attestant d'une véritable attention. Cependant surgit dans l'exercice un nouvel impératif pour cette sorte de professionnel du travail biographique qu'est l'enquêté : celui de la cohérence du récit. Il ressent comme une assignation à être auteur-acteur de sa vie. Il doit se présenter comme porteur d'une unité, d'une identité qui s'incarne dans tous les moments de sa trajectoire. Cette *imposition de cohérence* peut mener à travestir la réalité de l'expérience biographique, qui est faite aussi d'opportunités saisies sans conscience ou sans maîtrise, de contraintes sublimées par hasard, d'hésitations, de contradictions... Pierre Bourdieu met en garde les sociologues dès 1986 devant le risque d'illusion face à ces récits où l'enquêté se fait « l'idéologue de sa propre vie en sélectionnant, en fonction d'une intention globale, certains événements significatifs et en établissant entre eux des connexions propres à leur donner cohérence » (Bourdieu, 1986, p. 69). Cet exercice sur soi est souvent mené au prix de sacrifier les doutes et les écarts qui ont émaillé la trajectoire, sans toujours en avertir le sociologue, alors qu'ils l'intéressent en ce qu'ils ont sans doute contribué à former un sens du jeu qui s'actualise ensuite dans un rapport particulier au monde au moment de décider de ses conduites.

10 Ainsi, les solutions qui ont été proposées par des sociologues pour répondre au défi de l'imposition de problématique dans l'enquête sociologique, pour intéressantes qu'elles soient sous certains rapports, sont rarement praticables dans leur pureté et ne font souvent que déplacer le problème. Il n'en reste pas moins important, pour le chercheur souhaitant recourir à l'entretien et prenant acte de l'asymétrie de la relation d'enquête, de travailler à « déconventionnaliser le travail de recherche », à « minimiser son statut de chercheur » objectivant, comme y invitent Jean-Louis Genard et Marta Roca i Escoda (2010, p. 146), pour assortir une attention participante, subjectivante, à la pratique de la conversation, pour ne pas « trahir les acteurs ».

La vidéo-élicitation pour convoquer l'ordinaire et l'intime

11 Une enquête portant sur ce que signifient venir travailler dans l'industrie nucléaire et vivre à la proximité de ses sites ouvre pareilles interrogations sur le sens des paroles susceptibles d'être recueillies par entretiens : le sociologue cherche à y trouver des échos

aux déterminations de l'action des enquêtés en société. Or, le débat en France autour du choix de l'atome comme source d'énergie est controversé et polarisé. Cela contraint la forme des discussions sur le nucléaire quel qu'en soit l'objet précis. Le choix de produire de l'électricité à partir de l'atome est ainsi perçu comme très lié au choix militaire en faveur de la dissuasion par l'arme nucléaire et est associé aux mêmes dangers – explosion, irradiation des populations. Il est en revanche très à distance des usages médicaux des propriétés de la radioactivité pour l'imagerie ou pour le soin, ou des usages des radiations pour la conservation des aliments, le durcissement des matériaux comme ceux des poêles antiadhésives... – pour lesquels on a pourtant à s'inquiéter des accidents du travail et des rejets de radioactivité dans l'environnement. Dans ces conditions de formulation des controverses publiques sur le sujet, les personnes rencontrées se sentent vite obligées de se ranger soit comme favorables au développement *du* nucléaire, soit comme hostiles. Et elles le revendiquent souvent comme une opinion n'appelant pas justification, ou comme le produit de raisonnements très simples du type « l'atome ou la bougie », ou bien « la fin de l'industrie nucléaire ou la fin de l'espèce humaine » du fait d'une menace hors norme et d'un héritage insoutenable pour nos enfants. Toute tentative de nuance est perçue comme une manifestation de sympathie à l'autre camp. On retrouve là l'imposition de formulations problématiques par le débat public, qui a été identifiée plus haut.

- 12 L'imposition de questionnement guette aussi le chercheur sur ce terrain quand il est par exemple tenté de rechercher chez les riverains des sites nucléaires des traces de la crainte que lui inspire le risque industriel, comme le fait Françoise Zonabend dans *La Presqu'île au nucléaire* (1989). Plutôt que de remettre en cause son questionnement quand elle ne trouve pas trace dans leurs réponses de ce qu'elle s'attendait à trouver, elle n'hésite pas à parler de déni du risque chez les populations, et cela alors que d'autres explications éventuelles de leur silence sur le sujet sont nombreuses. L'employeur participe en effet à imposer certaines problématisations de la vie avec le nucléaire : que ce soit autour des ressources distribuées dans le territoire local en termes d'impôt et d'emploi ou autour d'un bilan positif pour l'environnement dans la lutte contre le dérèglement climatique avec une production d'énergie à faibles rejets de carbone. Il en interdit d'autres en enjoignant ses travailleurs au silence sur leur activité, que ce soit au motif du secret militaire – les activités industrielles du nucléaire civil pouvant faire l'objet de détournements à des fins d'armement –, pour prévenir tout risque d'action malveillante de type terroriste, au nom du secret des affaires pour éviter l'espionnage industriel ou par chantage à l'emploi qui pourrait être menacé en cas de diffusion d'informations de nature à déconsidérer l'activité. Il le fait aussi en tenant les profanes à distance de cette activité complexe en dépit d'initiatives ponctuelles de tourisme industriel invitant à des visites de sortes de musées de site à vocation promotionnelle. Il les rend par-là incapables de comprendre certaines réalités de cet univers avec des mots simples pouvant s'appuyer sur un partage très minimal d'expérience. La lecture de *Germinal* à propos de la mine n'a pas son équivalent pour le nucléaire. Les reportages journalistiques comme *En Amazonie* (Jean-Baptiste Malet, 2013) ou les films de fiction comme *Nos Batailles* (Guillaume Senez, 2018) pour faire connaître le travail dans les grands entrepôts logistiques n'ont pas d'équivalent non plus. On peut tout au plus citer le roman d'Elisabeth Filhol, *La Centrale* (2010), qui a été salué par la critique mais n'a pas été un grand succès de librairie. Depuis *Le Syndrome chinois* (James Bridges, 1979) et *Le Mystère Silkwood* (Mike Nichols, 1983), les films de cinéma réaliste prenant le nucléaire civil pour décor, comme *Grand central* (Rebecca Zlotowski, 2013), sont reconnus pour leur qualité mais sont rares et n'ont pas connu beaucoup de succès en termes d'entrées³. Seule la série *Chernobyl* (Johan Renck, 2019) fait peut-être exception avec une critique très positive et une large audience.

13 La complexité technique du secteur nucléaire s'ajoute à ces entraves en embarrassant l'expression verbale des travailleurs ordinaires sur beaucoup de leurs situations de travail. Ils les connaissent suffisamment pour agir mais pas assez pour les décrire facilement à des tiers. Par suite, travailler dans le nucléaire est seulement donné à voir par les représentants du secteur ou par des reportages qu'ils autorisent. L'emploi y est présenté comme ordinaire et celui qui reçoit ce discours peine à y croire. L'image de la radioactivité comme danger sournois, invisible, inodore, indolore immédiatement et terrifiant à ce titre, reste indépassable dans les perceptions quand bien même des dispositifs techniques sont employés au quotidien pour révéler la radioactivité et pour s'en prémunir au travail – non sans que des accidents soient possibles. Ces protections sont difficiles à décrire par les travailleurs et pas moins difficiles à croire efficaces pour ceux à qui ils s'adressent s'ils ne peuvent les voir à l'œuvre. Par suite, on en reste volontiers à des généralités sur le secteur. Les enquêtés participent peut-être eux-mêmes, enfin, d'une *imposition de limites au cadre problématique* sur le sujet quand ils ne savent comment résister à certaines lectures extérieures de leur expérience biographique. Comment répondre à l'accusation d'être achetés par leur employeur vis-à-vis de la question des libertés qu'il s'accorderait dans le traitement des risques ? En se tenant à une réserve qui déconcerte le chercheur, ils accèdent aux lectures citées plus haut et peut-être justes en termes de déni des dangers pesant sur leur existence. Cela se fait pour eux au prix d'une double peine : subir un contexte industriel de travail dur et être interdits d'en parler en espérant être vraiment écoutés. Même leurs enfants s'en font l'écho, se trouvant troublés de ne rien savoir ou presque de l'exercice professionnel de leurs parents. Ainsi, un professeur de musique fils de travailleur du nucléaire rapporte-t-il refuser aujourd'hui de demander à ses élèves de collège et de lycée de donner par écrit la profession de leurs parents en début d'année pour mieux les connaître, tant il se rappelle avoir été gêné, enfant, de son embarras pour répondre à cette question sur son père : il ne veut imposer à personne de faire l'épreuve à cette occasion de son étrangéité à un « proche ». Un autre fils de travailleur du nucléaire se rappelle n'avoir jamais osé poser beaucoup de questions à ce sujet et s'être vite arrêté quand, à la faveur d'une réorientation professionnelle ayant conduit son père à quitter le secteur nucléaire, il avait interrogé sa mère. Elle lui avait juste répondu qu'elle était soulagée que cette page soit enfin tournée et qu'elle ne voulait plus en parler – sans l'avoir jamais vraiment fait.

14 C'est pour dépasser cette fermeture ou cet enfermement dans les termes du débat public que la *vidéo-élicitation* peut être d'un secours précieux pour servir de support à une relation d'enquête par entretiens qui soit plus attentive à la situation de l'enquêté. Il s'agit de prendre appui sur des séquences de film pour recueillir chez les enquêtés une parole de commentaire. Comme les recherches où l'on fait commenter aux enquêtés des objets, des papiers de famille, des lettres, des carnets de compte, des cahiers d'écolier dans l'exemple des travaux de Valérie Feschet (1998), les pratiques d'enquête par *photo-élicitation* à partir de photos de familles ou d'autoportraits ont depuis longtemps prouvé leur fécondité dans la recherche en sciences sociales (Collier & Collier, 1967 ; Harper, 1986). Elles facilitent la mise en relation du chercheur avec les enquêtés en servant de prétexte à leur rencontre. Elles donnent corps à sa demande d'informations résolument empiriques, de l'ordre du constat sur le réel, en même temps que marquées par le « point de vue des personnes interviewées », par un regard sur la réalité, révélateur d'une compréhension interne de ces situations (Jonas, 2016). Elles stimulent la mémoire de l'enquêté en même temps qu'elles fournissent à l'enquêteur le moyen d'exprimer légitimement son envie de comprendre précisément la situation de l'enquêté. Elles incitent à évoquer des éléments de l'ordinaire et de l'intime. Dans le cas de photo-élicitation à partir de photos fournies par les enquêtés – *native image making*

dans les catégories utilisées par Elisa Bignante (2010) –, les commentaires suscités viennent contextualiser la production de l'image : réalisée à quelle occasion, individuellement ou collectivement, sur un mode spontané ou posé, dans une intention documentaire, mémorielle, esthétique... Elles précisent ce qui se trouve hors champ dans la proximité immédiate du cadre. Elles éclairent le sens qu'il y a pour la personne à conserver l'archive. Elles caractérisent les occasions de la revoir : en famille, entre amis, pour commémorer un événement, manifester une appartenance commune, se démarquer d'autres personnes...

15 On imagine volontiers qu'il en va de même de la *vidéo-élicitation* à partir de films de famille. Le travail du cinéaste Eric Caravaca sur sa propre famille dans *Carré 35* (2017) le laisse penser quand il mobilise des films d'enfance pour évoquer avec ses proches une sœur aînée qui est disparue précocement pour des raisons qui lui sont inconnues, jusqu'à ce qu'il les devine au fil des entretiens suscités par les images et centrés par elles sur le sujet, qu'il devient plus difficile à ses interlocuteurs d'éluder. Et ce serait sans doute aussi le cas à partir d'instantanés de vie – de quartier d'immigration par exemple, comme invitent à l'imaginer Angéline Etienne et Anne Morillon (2011) – captés avec les caméras qui équipent les smartphones : les personnes les déclenchent facilement quand survient un événement qui leur semble susceptible d'être partagé avec d'autres en vue d'un profit d'attention dans une assemblée ou dans une sociabilité à distance avec le relais d'applications d'affichage ou de messagerie instantanée. Même muette, l'image animée fait parler et transforme les enquêtés en « partenaires avisés susceptibles d'orienter et de modifier le regard d'enquête porté sur eux » (Meyer, 2017).

16 Les chercheurs en sciences sociales ont également profité de l'allègement des systèmes d'enregistrement vidéo pour aller filmer eux-mêmes les pratiques ordinaires des acteurs sociaux qu'ils étudient – au travail par exemple – et leur proposer de voir ensuite ensemble les images réalisées pour les commenter, ce qu'on appelle l'auto-confrontation filmique (Faïta & Vieira, 2003). Il s'agit alors de coupler l'intention de saisir avec la caméra la personne en situation de travail à partir des observations menées auprès d'elle, d'abord sans caméra, et le souci de lui permettre de préciser tout ce qui s'est passé de singulier à l'occasion de la scène filmée pour dissiper d'éventuelles surinterprétations qui pourraient en être données et pour enrichir encore la compréhension du chercheur. Il s'agit en quelque sorte de proposer une *observation déléguée à l'enquêté sous le contrôle du filmeur*, de rendre à l'enquêté la place d'observateur et de l'amener à s'interroger sur les données collectées en lui demandant de les contextualiser à sa manière. L'espoir est d'abord de donner à voir la complexité du travail au-delà de ce qu'il est possible de mettre en mots. Il est ensuite de veiller, par les entretiens associés, à bien inscrire ces observations de l'intime dans leurs conditions de possibilité, qui ne sont pas forcément explicites dans le cadrage de l'image. Il est enfin d'enrichir avec l'aide de l'enquêté la compréhension des conduites et de leur cadre de contrainte et de marge. Celui-ci se trouve encouragé par l'image pour décrire son activité ordinaire le plus complètement possible. Il est stimulé pour pousser sa réflexivité sur ce qui oriente intimement sa pratique et soutenu pour la faire partager à moindre frais en pouvant désigner d'un geste ce qu'il peine à formuler verbalement. L'image provoque une parole qui va définir le sens de sa représentation par approximations successives entre filmeur et filmé. Modifier ainsi les conditions de l'observation permet d'intégrer à la recherche le discernement des acteurs pour accéder à leur propre lecture des enjeux de la situation. Le processus d'énonciation permet d'accéder à la signification que les actions ont aux yeux de leur auteur et d'explicitier ce qui a présidé à l'organisation et à la régulation de la situation.

17 Il n'est bien sûr pas exclu que la présence de l'enquêteur-observateur, qui plus est équipé de caméra, induise chez l'enquêté un travestissement de parts de la réalité

comme on l'a évoqué : par exemple par hyper conformisme aux règles qui encadrent la situation dans l'intention d'échapper au risque de jugement négatif sur soi, par héroïsation devant l'attirance pour se faire filmer que suscite la caméra⁴, ou bien encore par débordement, par provocation, par bravade devant une demande du chercheur qui serait perçue comme inconvenante. Mais on peut espérer des nombreux échanges avec l'enquêteur dont cette pratique de recherche est l'occasion – pour observer d'abord sans caméra, pour commenter ensuite ces observations, puis pour choisir où placer la caméra de façon à capter au mieux les pratiques, et à nouveau pour discuter des images recueillies – qu'ils limitent le fameux paradoxe de l'observateur, qu'ils rassurent l'enquêté sur la sincérité du projet de connaissance et de l'attention portée par le chercheur.

- ¹⁸ Gagnerait-on quelque chose à proposer aux enquêtés non pas de se voir eux-mêmes mais de voir et de commenter des images de leurs homologues, captées par le regard d'un reporter ou d'un documentariste ? C'est une solution qui semble bien venue pour limiter le sentiment d'illégitimité du répondant face aux enquêtes par auto-confrontation filmique. La concentration de l'attention du chercheur sur sa situation singulière lui fait parfois ressentir un excès de responsabilité. Cela l'amène à protester qu'il n'est pas la meilleure personne à interroger, qu'il n'est pas représentatif de la sous-population à laquelle le chercheur l'a rattaché au moment de justifier de s'entretenir avec lui. Dans d'autres cas, il se révèle surpris par ce qu'il voit de son propre travail quand il est mis à distance par l'image et peine à y réagir. Il accepte plus volontiers d'interroger cette surprise quand elle porte sur quelqu'un d'autre et Yves Clot (2005) incite pour cette raison à pratiquer des auto-confrontations filmiques croisées. L'image de l'Autre dans une position analogue, se présentant comme un double, ouvre en outre la possibilité d'exploiter la comparaison des expériences, dont on sait les vertus analytiques dans les sciences sociales. La personne enquêtée va volontiers souligner les proximités et peut-être signaler les écarts : autant de signaux à l'adresse du chercheur qui lui sont bien utiles pour affiner la compréhension des cadres de l'action. On risque cependant de buter sur le souci de l'enquêté de ne pas manquer de respect pour le filmeur ni pour les filmés au moment de commenter ce qu'ils donnent à voir quand ce n'est pas en phase avec son expérience personnelle. L'enquêté préférera peut-être garder pour lui ses étonnements en les imputant sans le dire à des écarts de situation dont il apprendrait l'existence et qu'il jugerait sans enjeu. Le chercheur est donc menacé de retrouver là une forme d'orientation voire d'*imposition du questionnement par le choix d'images* qui seraient difficiles à discuter pour l'enquêté. Confronté à une autre expertise que la sienne, celui-ci pourrait se sentir invité à s'y conformer sans toujours oser témoigner de son désaccord, du décalage de sa pratique. Il lui trouverait toujours une explication ou une autre, ne méritant pas à ses yeux d'être évoquée en détail. À moins que le recours à l'image de fiction pour servir d'appui aux entretiens de *vidéo-élicitation* ouvre une solution alternative, pour peu que la fiction romanesque qu'on retienne soit réaliste.

La fiction pour situer les attentes du chercheur à hauteur d'homme

- ¹⁹ La mobilisation d'images de fiction n'a-t-elle pas déjà été utilisée par la télévision comme dispositif d'invitation au débat pour évoquer des questions de société dans des émissions comme *Les Dossiers de l'écran*, proposant à des experts de commenter avec une pluralité de points de vue non pas l'actualité brûlante sur un sujet mais une mise en

images de la question sous la forme d'un film de fiction réaliste ? La fiction servait alors à faire partager aux débatteurs et au spectateur du débat un certain nombre d'éléments sur la réalité de la question, traitée à hauteur d'hommes, en même temps qu'elle les autorise à en dire les limites descriptives, les dimensions négligées, les points de focalisation... sans disputer au réalisateur d'avoir un point de vue d'auteur sur le sujet. C'est cette même piste qu'on s'est proposé d'exploiter dans la recherche déjà évoquée sur nucléaire et société locale : à partir d'images de fiction tirées d'un feuilleton romanesque de vingt-six épisodes de treize minutes, *Les Atomistes*, réalisé par Léonard Keigel et passé à la télévision française en février-mars 1968 avant le journal télévisé du soir⁵. Des extraits pris dans plusieurs épisodes ont été remontés sous la forme d'une narration cohérente de vingt minutes présentant une équipe de travailleurs du nucléaire face à des défis techniques et exposés à un accident du travail chez l'un d'eux. Écrite au rythme des années 2000 avec les images et les dialogues des années 1960, cette sorte d'épisode a été montrée en face-à-face à des personnes résidant à proximité du site nucléaire de Cadarache où a été tourné le feuilleton, voire y travaillant, pour recueillir leurs réactions⁶. Si les feuilletons télévisés, par le caractère industriel de leur réalisation et par l'économie de moyens qui l'accompagne, sont souvent assez simplistes, certains revendiquent à bon droit un certain réalisme et profitent, pour produire cet effet, d'utiliser le même *medium* que les reportages d'actualité télévisée. La confusion des genres dans l'expérience du spectateur participe du sentiment de réel. La biographie des scénaristes est aussi prise parfois pour argument promotionnel du réalisme des séries auprès du public : ainsi, la critique de *The Wire* souligne que ses scénaristes sont un ancien journaliste au *Baltimore Sun* et un ancien inspecteur de la brigade criminelle de Baltimore. De même pour la série italienne *Gomorra*, consacrée à la mafia, mentionne-t-on souvent que Roberto Saviano, son créateur, a été journaliste d'investigation et s'est d'abord fait connaître pour un documentaire sous ce même titre. Ici, le feuilleton est tourné en décor naturel dans des installations nucléaires du CEA et a bénéficié d'un conseiller scientifique.

20 La fiction, par comparaison avec le reportage ou le documentaire, relègue au second plan de s'intéresser aux réalités techniques. Mais l'action centrale ne tient qu'à la condition de donner à voir de tels éléments comme signature du pacte de réalisme : en fond, à répétition et avec une certaine diversité, comprenant des réalités techniques qui servent de supports à la pratique ordinaire des acteurs, supports auxquels les personnages semblent n'accorder aucune attention mais que le spectateur découvre avec curiosité, qui stimule son attention sans la détourner de l'intrigue⁷. Pour l'enquête par vidéo-élicitation, par la variété et la banalité des activités qu'elle évoque, la fiction invite plus encore que l'image documentaire à ce que l'enquête mobilise dans ses commentaires son expérience ordinaire, fût-elle singulière, pour peu qu'elle trouve de l'écho dans le récit, dans la situation que vivent les personnages. Dans le feuilleton, l'équipe de chercheurs et de techniciens du centre nucléaire est montrée face à des défis scientifiques et techniques et dans des péripéties du travail pour les surmonter. Mais transparaît aussi leur vie privée dans la proximité du site nucléaire. Devant l'enquêteur de sciences sociales, la fiction amène l'enquêteur qui vit à côté des installations nucléaires présentes dans le film, voire qui y travaille, à parler suivant les catégories d'action qui sont les siennes en les comparant à celles que semblent mobiliser les personnages dans des situations analogues.

21 Ses réactions sont d'abord gestuelles durant le visionnage, avec des signes de curiosité, d'amusement, d'autres d'étonnement, de perplexité ou d'approbation. Elles prennent une forme verbale lorsque l'enquêteur y invite, à l'issue de la projection. Dans l'exemple de Christian (<https://amupod.univ-amu.fr/video/3184-entretien-de-video-elicitation-avec-christian>) chercheur au CEA âgé de 56 ans au moment de l'entretien⁸,

l'enquête se démarque d'abord de certaines réalités présentées dans le feuilleton (« C'est marrant : c'est un mélange de trucs vrais et de trucs faux ! »), soit qu'elles lui semblent réductrices (une ambiance de travail très tendue, sans place à l'humour), soit qu'elles s'éloignent de son expérience :

Ils sont dans de petites équipes. Visiblement, ils interagissent très peu. Moi, j'ai plutôt toujours travaillé en équipe et je suis dans des équipes beaucoup plus grosses. C'est pas du tout la même chose. Pour moi, c'est des seigneurs de la recherche qu'on voit là si tu veux. C'est un peu comme ça que c'est présenté. Ils ont du fric : tu as vu la bagnole qu'il a ! Il est toujours cravaté. Ils sont tous les premiers de la classe.

- 22 Cela ne l'empêche pas de reconnaître aussi dans les péripéties de l'action des personnages du feuilleton des sentiments qu'il a éprouvés :

Par contre, il y a vraiment des trucs vrais. Il y a des choses dans lesquelles je me retrouve. À un moment, il dit un truc extra : il dit... « les chercheurs, en fait, c'est la dernière »... Moi, j'ai vendu ça comme la dernière frontière. Aux jeunes, je leur disais : « mais si tu fais de la recherche, à un moment quelconque, tu vas arriver à un endroit où personne n'est allé et c'est toi qui le porteras ».

[Le chercheur retrouve la séquence où la voix *off* dit : « Ce sont eux les véritables aventuriers de notre époque »].

Voilà ! C'est ça qui me plaît. C'est cette phrase-là. Cette phrase-là, je suis désolé, mais moi, je l'ai dite cette phrase. J'ai pas honte.

- 23 Ni de repenser à des anecdotes dont il a été le témoin au cours de sa carrière : par exemple entre des chercheurs du CEA et du CNRS se battant pour s'approprier les résultats des autres :

Christian : Moi je me souviens par exemple, quand j'étais au CNRS, les mecs du CNRS râlaient parce que les mecs du CEA avaient annoncé plus vite que tout le monde que leur expérience avait été réalisée.

L'enquêteur : Et d'une certaine façon se l'attribuaient.

Christian : Se l'approprièrent oui. Et le CNRS râlait un max.

L'enquêteur : C'est ce qu'il fait.

Christian : Exactement ! Donc ça, c'est... C'est pour ça que je te dis que... Lui [parlant d'un personnage secondaire du film comme s'il s'agissait d'un acteur du monde réel], cet enfoiré, regarde comme il est content : il fout la merde, lui. C'est un fouteur de merde !

- 24 Il en va de même des catégories d'évaluation des actions, comme pertinentes ou comme maladroites, comme conformes aux attendus de la situation ou comme transgressives : l'enquête est invité à mobiliser les siennes pour expliciter ses jugements sur les conduites des personnages. Dans l'entretien, pour livrer des interprétations sur certaines actions étonnantes des personnages, on sent que Christian s'inspire de son expérience directe, qu'il perçoit en écho :

Il apparaît comme un sale bonhomme, le premier de la classe, l'X [élève de l'École polytechnique], parce qu'avec ses collaborateurs, il est dur aussi. Pour être d'autres premiers de la classe, il les malmène quand même...

C'est pour ça que l'autre lui tire dans les pattes peut-être. Mais, si tu veux, moi, je comprends le mec. Je vais te dire pourquoi. Parce que, imagine : tu pars sur une idée et au bout d'un an, tu as que dalle et tu commences à avoir les boules, à te dire qu'il va falloir faire quelque chose. Et donc, tu deviens un peu irritable.

[L'enquêteur cite de mémoire un dialogue du film : « Il nous fait venir pour quoi ?

– Pour un 21^e échec sans doute »].

Voilà, exactement ! Puis il a de la pression venant de partout et, donc, on comprend qu'il soit un peu...

- 25 La forme fictionnelle n'empêche pas l'enquêté de se démarquer parfois de façon plus tranchée : pour l'in vraisemblance de ce qui lui est raconté. Face à un objet désigné par le terme de cristal, Christian s'insurge :

Alors là, je vais t'amener un cristal un jour et tu vas me dire s'il est parfait !
 Regarde : « il est parfait ». Ça, c'est des conneries⁹, ça.

- 26 Il réagit vivement face à une séquence qui montre un travailleur du nucléaire habillé avec une combinaison sur ses vêtements et portant un masque alimenté par des bouteilles, intervenant sur des tuyauteries dans une salle « chaude », blindée, filmée à travers un verre au plomb qui est caractéristique des situations de risque radioactif :

Christian : Qu'est-ce qu'il fout dans une cellule chaude ? Le mec, il rentre là-dedans ? Enfin, il faut... Tu peux rentrer dans une cellule chaude alors que tu as le mec qui manipule un truc ? Qu'est-ce-que ça veut dire, ça ? Il est même pas...
 Enfin, après, ça dépend de la dose de rayonnement qu'il y a dedans...
L'enquêteur : C'est de la contamination dont il se protège. Il considère que le masque ne sera pas suffisant. Donc il a une alimentation autonome...
Christian : Mais par contre... Je suis d'accord mais la contamination, l'habit. Mais si ça crache... C'est une cellule ! On sait pas si ça crache ou pas. Mais pourquoi ils utilisent le manipulateur ?
L'enquêteur : Parce qu'il vient peut-être réparer, tester ou voir si.
Christian : Ça me semble incohérent, ça, moi.

- 27 Il se le permet car la probité du réalisateur n'est pas en cause dans la narration qu'il propose au spectateur de tenir pour vraie par convention le temps de la projection.

- 28 Chacun sait que c'est d'abord la cohérence narrative que le réalisateur s'efforce de garantir, et tant pis si cela conduit à sacrifier la vérité de certains éléments de contexte. Face au feuilleton télévisé, le terrain d'entente entre le spectateur et le réalisateur ne repose pas sur la pertinence de l'objet montré : il n'y a pas besoin d'accord sur la vérité de ce qui est regardé, contrairement au cas du film documentaire. La fiction audiovisuelle est d'abord une « feinte ludique partagée » (Schaeffer, 1999). Dans les mécanismes de feintise qu'exploite le cinéma, « il ne s'agit pas d'induire en erreur, mais de mettre à la disposition de celui qui s'engage dans l'espace fictionnel des amorces qui lui permettent d'adopter l'attitude mentale du “comme si”. [...] La fiction opère par amorces mimétiques, et la fonction de ces amorces est d'induire un processus d'immersion mimétique qui nous amène à traiter la représentation fictionnelle “comme si” elle était une représentation factuelle et de nous l'approprier à travers des mécanismes d'introjection, de projection et d'identification » (Schaeffer, 2002). On s'entend pour considérer que ce qui est montré est non réel mais simplement vraisemblable, et que c'est montré pour produire non une vérité mais un plaisir : le plaisir de jouer à éprouver la justesse du propos, la probabilité des réactions des personnages dans les situations présentées. La magie du cinéma y contribue quand elle nous fait sursauter lorsqu'un bruit fort survient hors champ... En ce sens, la fiction se distingue du leurre et du mensonge : loin de cacher ses conditions d'énonciation, elle en fait le garant de son existence. Le spectateur n'est pas invité à croire à ce qu'il voit mais à suspendre son jugement de vérité (Metz, 1975). Il accepte de se projeter dans une réalité qui n'est clairement pas la sienne à l'instant du visionnage – il reste dans son fauteuil – mais qui peut être la sienne en amont ou en aval de ce moment, qui a des échos avec la sienne, fussent-ils lointains. Et ce sont ces échos que le dispositif d'entretien par vidéo-élicitation vient tenter de recueillir, à distance des formulations abstraites du débat public.

- 29 Jean-Marie Schaeffer (2002) souligne avec justesse que, dans la fiction audiovisuelle, « la relation de similarité s'établit entre le modèle fictionnel et nos modèles “sérieux”, et

non pas directement entre l'univers de la fiction et l'univers réel : dans la plupart de ses formes, la fiction n'imité pas la réalité, mais nos modes de représentation de la réalité ». Elle joue avec notre imaginaire qui est largement cadré par diverses informations, plus ou moins précises, reçues dans d'autres contextes comme le journal télévisé, le témoignage de proches ou bien encore le visionnage de précédentes fictions. Toutefois, la dynamique d'appréciation est différente dans le cas de l'interaction d'enquête nouée ici avec des riverains du site nucléaire filmé : l'enquêté ne regarde pas *Les Atomistes* comme un modèle du réel mais bien comme le réel, le réel d'un homologue, et il se positionne par rapport à lui pour parler de cet autre et de lui-même face à cet environnement réel. Quand le chercheur vient réintroduire la question de la vérité de la situation dans l'entretien en demandant à l'enquêté de lui dire la part de réalité qu'a su capter le réalisateur, l'enquêté-spectateur va donc répondre sur la proximité avec son expérience pour peu que les images ne fassent pas voir de trop nombreuses extravagances qui disqualifieraient tout projet de représentation réaliste – pour basculer par exemple dans la fantaisie, la parodie ou le conte, voire la dystopie¹⁰. Comme l'a montré Sabine Chalvon-Demersay (1999, p. 280) à propos du travail à l'hôpital présenté dans la série *Urgences* et discuté avec des professionnels du secteur, « quand l'expérience fictionnelle résonne dans l'expérience de la vie, elle permet de prendre la mesure d'un écart, d'aiguiser le sentiment des différences et de mieux en situer les enjeux » chez les acteurs sociaux.

30 Par suite, le spectateur peut commenter au chercheur aussi bien ce qui fait écho à son expérience que ce qui s'en écarte dans ce qu'il voit. Il y est aidé par les décors quand il s'agit, comme dans l'exemple des *Atomistes*, d'installations nucléaires ayant existé et parfaitement reconnaissables par ceux qui ont évolué dedans. Comme l'a noté André Gardies (1993, p. 22), le décor n'est pas seulement un moyen d'« assurer l'ancrage réaliste du film » mais parfois un lieu « embrayeur lorsque ce qui se dit n'a de sens véritable que par référence à ce lieu ». Le spectateur-enquêté est aidé aussi par la pluralité des personnages que propose le feuilleton. Ils ont chacun leur cohérence avec des traits marqués. Au moment de mettre en récit sa propre trajectoire, souvent plurielle, l'enquêté peut se référer à plusieurs d'entre eux pour illustrer son environnement relationnel. En effet, la fiction romanesque réaliste propose d'articuler plusieurs biographies, cohérentes mais aussi dissonantes entre elles pour les besoins de la narration, pour susciter l'intérêt du spectateur. Le scénariste force le trait de « figures », de caractères bien trempés¹¹. Mais, pour soutenir l'intrigue, il a aussi besoin d'hésitations, de bifurcations dans ces trajectoires, de fêlures de leur cohérence première. En face de ce monde de personnages complexes, le spectateur est légitime à se montrer changeant. Il peut emprunter à plusieurs des personnages au moment de chercher à se présenter, à se décrire au chercheur, à faire comprendre sa trajectoire souvent non linéaire. Les détours de l'action l'invitent de la même façon à ne pas se sentir tenu d'incarner un modèle de vie, à ne pas se contenter de puiser dans le répertoire des anecdotes édifiantes qu'il a pris l'habitude de formuler en courts récits pour certaines circonstances de dialogue comme l'éducation de ses enfants ou l'accueil d'un nouveau collègue au travail.

31 Il le fait d'autant plus facilement que l'énonciation de son expérience pratique est simplifiée dans cette circonstance d'interaction qui situe bien le type d'attente du chercheur : parler simplement, de l'ordinaire, du particulier, à hauteur d'homme et d'action, pour lui-même comme pour les personnages du feuilleton. Cela limite l'autocensure chez les enquêtés qui pourraient, dans d'autres circonstances d'entretien, se sentir illégitimes ou redouter qu'un propos trivial alimente un jugement négatif du chercheur sur eux. L'expérience singulière de la personne est explicitement mise au centre de l'attention par sa comparaison avec celle des personnages du feuilleton, même

si les mécanismes d'identification sont ici limités avec un film court. La fiction romanesque fonctionne alors comme une sorte de portrait filmé de l'enquêté qui lui serait montré et qu'il serait invité à commenter, par exemple pour préciser au chercheur qu'il réalise régulièrement telle action et beaucoup plus rarement telle autre dans sa vie ordinaire. Le feuilleton procède ainsi comme un dispositif d'*auto-confrontation filmique indirecte*.

32 La forme même de l'écriture fictionnelle en images avec ses ellipses favorise cette expression personnelle en remettant régulièrement à l'esprit de l'enquêté-spectateur son expérience. En effet, l'ellipse est utile au cinéma à la fois pour économiser des temps d'exposition que le roman peut se permettre et pour soutenir l'attention du spectateur. Elle dynamise l'activité cognitive de celui-ci : il est sommé d'imaginer ce qui s'est passé, ce qui *a bien pu* se passer entre les deux moments juxtaposés. Il est mis en éveil pour chercher dans ce qui suit des confirmations de ce qu'il pense qui s'est passé dans l'intervalle de l'ellipse et, en cas d'indices contredisant son pronostic, il rassemble de nouveaux éléments pour recomposer sa compréhension. Pour bâtir ces hypothèses, il mobilise bien sûr sa connaissance de la grammaire des fictions, littéraires ou audiovisuelles, acquise dans son expérience de lecteur et de spectateur : pour écarter certaines hypothèses trop complexes ou, au contraire, trop évidentes. Mais il mobilise surtout ce qu'il croit savoir du monde présenté dans le feuilleton, tout particulièrement quand ce monde est proche du sien, socialement ou professionnellement : pour formuler d'autres hypothèses et en retenir certaines comme plus plausibles. Et c'est précisément la remémoration de cette conscience pratique (Giddens, 1987), de ce savoir d'expérience que le chercheur veut recueillir et entendre discutée dans l'entretien, à partir des questions que la situation présentée pose à l'enquêté-acteur-spectateur. La polysémie de l'image animée et dialoguée est indiscutable. Elle renvoie chacun à sa singularité de spectateur. Elle conduit chacun à l'expression légitime d'un intertexte, d'un contexte d'existence donnant sens à sa réception du film. C'est cette expression que recherche le sociologue ethnographe auprès de l'enquêté qui a une expérience directe d'acteur dans le monde étudié.

Reconnaître une expertise à l'enquêté

33 Pour la recueillir, le chercheur abandonne sa position dominante d'expert grâce au dispositif de vidéo-élicitation à partir d'images de fiction. Le chercheur vient d'abord demander de l'aide à l'enquêté pour qualifier les images sélectionnées, dont il prétend savoir peu de choses quant à leur degré de réalisme. Il lui reconnaît une capacité à en juger, une pleine expertise, qui tient à son expérience directe de ce monde. Jean-Yves Trépos (2015, p. 209) parle de « révision de la dissymétrie d'enquête » à propos des entretiens appuyés sur de la photo-élicitation. Il s'agit pour les enquêtés de se faire experts face à l'enquêteur et de se référer à des situations d'action qui les engagent comme membres d'une communauté de pairs. Dans le cas de la vidéo-élicitation à partir d'images de fiction, ce n'est pas l'enquêté qui est interrogé mais l'image. Face à elle, l'enquêté est à la fois libre de sa perception et garanti de l'attention que le chercheur lui prête. Ainsi, au moment de parler de son expérience de dessinateur en bureau d'étude engagé dans des projets à enjeux militaires, Louis, ancien technicien en retraite, apparu très réservé durant l'entretien (<https://amupod.univ-amu.fr/video/4690-entretien-de-video-elicitation-avec-louis/>), se permet de s'exclamer à propos du feuilleton : « c'est vraiment du cinéma, hein ! ». Cette repartie qui semble disqualifier le dispositif s'inscrit parfaitement dans les répertoires que l'enquêté est autorisé par le chercheur à utiliser face aux images qu'il lui montre. Il peut les mettre à distance, comme édulcorées. Il se

trouve que l'enquêté le fait là pour évoquer dans la foulée une situation relationnelle qui est extrêmement proche de celle qui est présentée dans le feuilleton : pour parler de ses collègues de travail à la dureté de caractère très voisine de celle des personnages. Cette prise de distance avec le film est alors pour lui un moyen d'affirmer le caractère très tendu de la situation de travail qu'il a expérimentée : avec des chefs Polytechniciens comme dans le feuilleton, très déterminés et autoritaires comme dans le feuilleton, pris dans des rivalités sans fin comme dans le feuilleton, dont il finit par faire les frais en se trouvant « mis sur la touche », « placardisé » à un moment de sa carrière¹² ! La référence au feuilleton permet ainsi, même quand c'est en s'en écartant, de souligner et de caractériser des aspects de l'expérience qui auraient sans doute été tus sans cela : par besoin de rectifier une image jugée *injuste* et pas seulement fausse.

34 Le recours à l'image de fiction comme appui pour l'entretien libère aussi l'enquêté d'une perception d'extrême sérieux attaché à la science. Le début de la projection avec Caroline, infirmière en retraite du service médical du site nucléaire, fournit un signe du malaise qu'engendre souvent la relation d'enquête avec le sociologue (<https://amupod.univ-amu.fr/video/4688-entretien-de-video-elicitation-avec-caroline/>). Sa demande n'est pas clairement rattachable à une expérience déjà vécue et sa curiosité prend à revers tant d'habitudes de réserve et de discrétion sur soi. On en juge à la manière dont la peur du malentendu se révèle et se dissipe dans le cas d'espèce. Dans les premières minutes du visionnage, l'enquêtée demande : « c'est des comédiens, ça ? ». L'enquêteur lui répond positivement et elle poursuit : « parce que je me disais [que, pour de vrais ingénieurs et techniciens] ils jouent bien ». Elle témoigne là de sa peine à croire que le chercheur lui montre une simple fiction romanesque avec des personnages fictifs. Elle a besoin de se le faire confirmer comme pour se faire confirmer que c'est bien de son expérience propre, si futile soit-elle à ses yeux, qu'il veut lui parler et pas seulement de celle de ses chefs dans leurs faits d'arme¹³. Les images du feuilleton servent ainsi de gage de cette attente déroutante, de cet intérêt pour des pratiques que l'enquêté peut considérer comme dérisoires. Dès lors, on peut rire, se moquer de certaines images, alors que l'enquêtée ne voudrait sans doute pas rire du chercheur, surtout s'il appartient à un monde social supérieur au sien. Quand l'enquêteur souligne à l'enquêtée que tel plan du film sur une belle résidence porte sur des logements construits spécialement pour les travailleurs du nucléaire, elle n'hésite pas à commenter : « Oui. Encore, celles-là, elles sont pas mal. Parce qu'il y en a que... », invitant à aller regarder de près cet avantage en nature qui n'en est peut-être pas toujours un. L'image n'a pas de pouvoir propre pour réduire la distance sociale entre le chercheur et l'enquêté mais sa signification tient à son contexte de visionnage et, ici, sa mobilisation dans le dispositif d'investigation fournit des prises suffisantes à l'enquêtée pour donner du sens à la relation asymétrique qui se noue avec le chercheur et la faire basculer vers une relation d'assistance au sens plein du terme, d'attention croisée et de co-production de compréhension sur des situations complexes par-delà la fourniture d'informations en réponse à une simple demande.

35 Au bout du compte, la fiction redouble pour une part les effets positifs de la *vidéo-élicitation* qu'on a déjà signalés : en invitant l'enquêté à expliciter des éléments de sa pratique en écho avec la situation présentée et avec ce qui la contraint, en favorisant une énonciation facile chez lui en correspondance avec son expérience ordinaire, en le dispensant d'efforts d'abstraction de cette expérience pour lui garder son grain le plus fin en phase avec les activités qui sont présentées dans le film d'appui. Elle a, d'autre part, ses effets propres : en n'incarnant pas un sérieux intimidant, en exerçant moins d'effet d'imposition sur la façon d'exprimer sa perception. Elle permet d'envisager des formes de co-construction du savoir sur le social dans le dialogue avec le chercheur qui apporte à cette opération réflexive un recul et des objectivations permettant de dépasser

le risque d'une compréhension trop vite généralisée alors qu'elle est bornée par la singularité de l'expérience. Elle facilite le travail du chercheur pour soutenir la parole descriptive et analytique de celui qui n'en est pas un virtuose. Notamment quand il n'occupe pas une position dominante dans l'espace social et qu'il a déjà noté sa difficulté à se faire comprendre à l'occasion d'interactions avec des membres des classes supérieures.

36 Pour avoir sélectionné dans la matière du feuilleton complet les images qu'il montre aux enquêtés, le sociologue peut s'inquiéter du risque de produire un ultime effet d'imposition de problématique en reprenant à son compte les choix du scénariste et du réalisateur pour croquer le monde nucléaire et en attirant l'attention sur certaines pratiques tout en en laissant d'autres dans l'ombre. Dans le cas d'espèce, on profite d'une réalisation où Léonard Keigel dit avoir reçu des pressions pour un film de propagande et en avoir été très agacé au point de durcir les personnages pour les rendre moins caricaturaux, plus romanesques (Cesaro & Fournier, 2017). Plus largement, on peut considérer que le point de vue de réalisation dans la fiction n'enferme pas le spectateur dès lors que le chercheur dit le mettre en doute. Quant au choix du chercheur de laisser de côté les questions d'espionnage militaire ou de contraintes économiques pour concentrer le film d'élicitation sur la vie dans un territoire éloigné des villes et sur un accident du travail qui suscite des interrogations sur l'activité menée, il faut noter qu'il n'interdit nullement d'interroger dans l'entretien autant la présence de tel élément que l'absence de tel autre dans le film : en demandant ouvertement à l'enquêté s'il faut les imputer à une méprise du scénariste ou s'il y a convergence avec l'importance pour les « acteurs » ordinaires de la situation. En invitant par-là à être éventuellement contredit dans ses intuitions, il peut espérer échapper aux discours convenus chez l'enquêté, au recyclage plus ou moins conscient d'un prêt-à-penser calibré par le débat public, y compris sur des thèmes absents du film. Ainsi, la question du point de vue des proches des travailleurs sur l'activité controversée du nucléaire n'est pas mentionnée dans le film d'élicitation et l'évoquer avec Michel, un ingénieur électricien en retraite du secteur, l'amène à faire état d'éléments très personnels pour l'expliquer avec le même type de détails que les autres points discutés (<https://amupod.univ-amu.fr/video/4689-entretien-de-video-elicitation-avec-michel/>). Ils éclairent du même coup l'engagement attendu des cadres par cette industrie, autant d'ailleurs que leur quant-à-soi sur le sujet¹⁴ :

Michel : À une époque de son parcours, [ma fille] doit faire un stage dans un milieu extérieur et je lui trouve un stage à Cadarache. Et là, elle est épouvantée – c'est le mot ! – épouvantée par la communication du CEA puisqu'elle est amenée à l'occasion de ce stage, je ne me souviens plus quel était le thème de son stage, elle est amenée à rencontrer les gens de la Com'. Et elle est absolument... Parce qu'elle vit dans le microcosme universitaire, plutôt antinucléaire que pronucléaire. Elle est un peu, j'ai envie de dire, assise entre deux chaises, quoi : son père qui est dans le milieu nucléaire, le milieu lycéen et universitaire, plutôt antinucléaire. Donc elle a parfois un peu de mal à concilier les deux, quoi ? Et l'expérience de ce stage, pour elle, j'ai envie de dire, lui confirme ce qu'elle pensait, c'est que le nucléaire ne sait absolument pas communiquer ! Et elle est absolument scandalisée par le propos que lui tient le responsable de la communication qui lui dit : de toute manière, il y a des gens irréductibles, qui seront irréductiblement antinucléaires. Donc ceux-là, on les ignore, on les a rayés de la carte. C'est pas eux qui nous intéressent. Et ça, ma fille me dit : je comprends mieux pourquoi il y a autant d'antinucléaires dès lors que vous les méprisez. [...] Vous savez, quand j'ai connu mon épouse.

L'enquêteur : Oui, elle aussi elle a dû se dire qu'est-ce que je fais.

Michel : Elle était antinucléaire. J'ai fait l'objet d'enquêtes parce que, professionnellement, il fallait que je sois habilité. Et je me souviendrai toujours du gars qui est venu me rencontrer. Au départ, je le sentais mal à l'aise. C'était rigolo parce que, dans ce genre d'interview, on pourrait penser que c'est moi qui devrais

être mal à l'aise. Et là, je sentais le gars virer et tourner. Il arrivait pas à dire quelque chose. Et je sais pas comment... si c'est moi ou si c'est lui, à la fin, qui s'est lâché : pour me dire que ma femme avait été fichée par les renseignements généraux lors d'une manif antinucléaire à Creys-Malville. Et quand le truc a été dit, j'ai senti le gars soulagé. D'ailleurs, il m'a dit : « ah ben je suis content que vous le sachiez parce que, quand même, ça m'ennuyait d'avoir à vous l'apprendre, et je savais pas si vous le saviez ». Je lui ai dit : « ben oui, bien sûr que je le sais, quand même ! ». Il me dit : « alors, comment ça se passe ». En gros, c'était « comment ça se passe à la maison ? » Ah ah.

37 De la même façon, doit-on redouter l'imposition d'un questionnaire anachronique du fait d'un choix d'images d'appui qui soient anciennes, nettement à distance temporelle du présent de l'enquête ? Dans le cas d'espèce, ce choix tient à un bonheur d'archive : avoir trouvé un film prenant précisément pour décor le site nucléaire étudié. Compte tenu que cet univers de travail évolue peu techniquement, à la fois du fait de la lourdeur des investissements dans ce domaine et de la difficulté à modifier des installations où circulent des substances radioactives, les images montrent une réalité des années 1960 qui est toujours d'actualité comme des bras manipulant les matières à distance derrière des fenêtres protectrices en verre orangé, au plomb, et des techniques d'intervention humaine avec masque, cagoule, surgants, surbottes. On peut même se réjouir du décalage temporel qui transparaît *a minima* dans le grain de l'image en se disant qu'il vient ajouter à la distance de la fiction pour soutenir un propos d'expérience chez l'enquêté qui ose s'exprimer éventuellement en rupture avec les images présentées par le chercheur et sous son autorité. On se protège par là d'un excès d'identification aux personnages. Au caractère fictionnel des images s'ajoute donc leur inscription dans un passé révolu pour autoriser l'enquêté à s'en écarter autant que de besoin. Cet intérêt se double d'une invitation facilitée pour évoquer un univers d'interactions régulées à chaque moment par un ordre réglementaire et par des significations partagées dont on a montré qu'elles ont pu changer plusieurs fois durant l'histoire longue de l'activité étudiée (Fournier, 2008). La multiplication des entretiens avec des enquêtés d'âge varié dont l'analyse prend soin de rapporter les propos tenus à la position occupée, ou à la série de positions successivement occupées dans le temps, permet de produire une compréhension fine des appartenances générationnelles à partir des réactions suscitées par le visionnage du film chez les uns et chez les autres. Pour toutes ces raisons, l'intérêt du dispositif ne se limite donc pas à des travailleurs anciens parce que les images d'appui sont anciennes.

38 En plus d'être un dispositif atténuant les risques d'imposition de problématique comme on vient de le voir, la vidéo-élicitation à partir d'images de fiction présente un ultime intérêt : elle est un bon rabatteur d'enquêtés. Comme l'avait montré John Collier (1967) à propos de la photo-élicitation, elle les convainc de s'approcher du chercheur à partir d'une curiosité pour des images rares qu'il propose de visionner. Ici, des plans aériens montrent le site en construction dans les années 1960 avec des pinèdes tout juste plantées alors que les personnes ne travaillant pas sur le site n'en connaissent que les barbelés et que ceux qui y travaillent connaissent les bâtiments entourés d'une végétation aujourd'hui touffue. Si Stéphane Beaud et Florence Weber (2010, p. 39) préconisent que l'ethnographe doit être choisi par ses enquêtés autant qu'il les choisit, la curiosité pour les images est une façon assez simple d'y parvenir dans le cas d'espèce. C'est l'occasion pour l'enquêté de s'approcher assez du chercheur pour l'entendre détailler son ambition de connaissance autant que son attention à ne pas se méprendre. Et de se demander s'il a envie d'y contribuer.

Conclusion

39 La présentation d'une démarche d'investigation dans sa fécondité réclame logiquement de faire état des résultats inédits qu'elle a permis de produire et les quelques exemples d'illustration livrés au fil de ce texte ne peuvent en tenir lieu. L'enquête est encore en cours mais on peut déjà dire que le recours aux images de fiction dans cette recherche n'est pas seulement un bon prétexte pour entrer en contact avec des enquêtés potentiels, même si ce point est important pour aborder un sujet que les acteurs sociaux savent controversé. Les images de fiction se révèlent aussi un bon embrayeur pour évoquer des pratiques des enquêtés à hauteur d'hommes, par-delà leur tentation de se ranger derrière les formulations arrêtées par le débat public, ou par-delà leur propension à faire la théorie de leur pratique, à produire un propos abstrait qui gomme beaucoup des contraintes rencontrées dans l'univers étudié comme des marges que l'on parvient à s'y ménager. Enfin, le dispositif de *vidéo-élicitation* est un moyen de mettre en partage entre l'enquêteur et l'enquêté des références d'expériences ordinaires pour ancrer le propos dans des circonstances précises. Partant de là, il leur est plus difficile de faire silence sur les cadres de contrainte et d'ajustement de l'action. C'est l'occasion de les faire expliciter à l'enquêté, à distance des discours constitués sur le sujet par le débat public. L'enquêteur et l'enquêté viennent à en discuter un peu comme le feraient deux collègues ou deux voisins.

40 Il faut toutefois se garder de parer le dispositif de vertu qu'il n'a pas à lui seul. Le partage accéléré d'expériences sur lesquelles vont pouvoir réfléchir ensemble le chercheur et l'enquêté en experts qui ont été mis en capacité d'argumenter sur pièces ne peut porter sur tout. Il ne peut notamment pas porter sur les expériences fines du travail dans cet univers. Il ne fait aucun doute que la richesse et la précision des propos collectés à l'occasion de cette recherche sur le monde nucléaire ne se sont pas appuyés seulement sur la projection d'images des *Atomistes* en soutien à des entretiens. Ils ont parallèlement profité d'une autre ressource de l'ethnographe : la connaissance du secteur qu'il a acquise en préparant sa thèse et le partage de la condition de travailleur de cet univers dont elle fut l'occasion, fût-ce de façon temporaire (Fournier, 2012). Cela ne signifie pas que chercheur et enquêté ont travaillé ensemble. Ils ne partagent pas la connaissance des mêmes lieux, des mêmes personnes. Mais ils partagent la connaissance de quelques dispositifs encadrant le travail : la formation-certification minimale des travailleurs qui est requise avant de pouvoir accéder aux situations d'exposition à la radioactivité artificielle, l'inscription dans une division du travail faisant coopérer des subordonnés, des pairs et des tiers – décontamineurs, radioprotection de chantier, autres métiers –, impliquant un contrôle hiérarchique, un contrôle par des tiers – les agents de radioprotection, les médecins du travail –, la disponibilité de personnels en soutien – pompier, infirmière, médecin –, l'utilisation d'appareils de contrôle, d'alerte, de communication entre intervenants, la formalisation écrite des demandes d'intervention, des autorisations d'accès, des comptes rendus de modification, des retours d'expérience après accident... Ils partagent de savoir que ces cadres de l'action ne sont pas totalement contraignants pour autant qu'on est dans un univers de règles, qu'ils ne déterminent pas totalement les actions mais les bornent et étiquettent certaines comme déviantes, en marge. Les images de pratique proposées par le film et l'affirmation par le chercheur de l'intention de vouloir bien les comprendre laissent entendre à l'enquêté que le chercheur connaît bien les scènes du film « comme si » il les avait vécues. Et la demande d'aide faite à l'enquêté en amont du visionnage suppose qu'il fasse l'effort – léger car inscrit dans la continuité de son exercice professionnel et de son « métier » de spectateur d'images de fiction, habitué au contrat de la feintise ludique partagée – de considérer qu'il les a vécues lui aussi. On se trouve

donc face à une situation où les interlocuteurs parlent d'une double expérience qu'ils ont en partage : celle du visionnage d'images de fiction et celle d'une connaissance de première main du travail et de la vie dans l'univers discuté. Ces éléments valent un peu comme des certificats d'entre-soi qui expliqueraient que le dispositif puisse servir non seulement aux membres des classes populaires pour s'exprimer plus librement mais aussi aux membres des classes supérieures pour approfondir l'échange avec le chercheur. On peut lire ainsi le propos d'un médecin du travail qui s'autorise à évoquer dans l'entretien les sortes de tests qu'il a pratiqués en 1986 à l'insu de sa hiérarchie au lendemain de l'arrivée en France des poussières radioactives de Tchernobyl. Il raconte avoir interrogé les salariés du centre sur leurs conduites privées pour tenter d'expliquer, pour lui-même et sans s'en ouvrir aux intéressés, des profils de contamination interne qui portaient la signature de cette catastrophe, tenant à des consommations de champignons, de légumes ou de viande de telle ou telle provenance régionale alors que la France était réputée non concernée. Il le fait sans doute comme il le ferait avec certains de ses collègues et pas avec une personne extérieure au secteur, fût-elle du même monde social que lui. Il en va de même pour un ingénieur qui finit par parler de son habilitation à des niveaux de secret alors que cette habilitation réclame précisément qu'il ne l'évoque jamais. La mobilisation dans le film d'éléments empiriques précis vient légitimer aux yeux de l'enquêté à la fois une profonde envie de comprendre chez l'enquêteur, contre d'éventuels *a priori* de tous ordres, et des possibilités pour lui-même de parler à demi-mots de réalités qui ne sont pas à cacher mais qui sont difficiles à formuler pour les partager sans crainte de méprise ni de mépris. C'est à cette condition que la collaboration de recherche peut être féconde pour dépasser les différentes formes d'imposition de problématique associées à l'asymétrie de la relation d'enquête en sciences sociales et à la violence symbolique qui peut lui être associée.

Filmographie

- 41 Séries et feuilletons :
- 42 *Les Atomistes*, un feuilleton réalisé par L. Keigel, 26 épisodes de 13 minutes, 1968
- 43 *Chernobyl*, une série réalisée par J. Renck, 5 épisodes de 60 minutes, 2019
- 44 *Gomorra*, une série créée par R. Saviano, 48 épisodes de 52 minutes, 2014-2019
- 45 *The Wire* une série créée par D. Simon, 60 épisodes de 58 minutes, 2002-2008
- 46 Cinéma :
- 47 *Carré 35*, un film réalisé E. Caravaca, 67 minutes, 2017
- 48 *Casino royal*, un film de V. Guest, K. Hughes, J. Huston, J. McGrath, R. Parrish, 131 minutes, 1967
- 49 *Docteur Folamour*, un film réalisé par S. Kubrick, 95 minutes, 1964
- 50 *Grand central*, un film réalisé par R. Zlotowski, 94 minutes, 2013
- 51 *Le Mystère Silkwood*, un film réalisé par M. Nichols, 131 minutes, 1983
- 52 *Le Syndrome chinois*, un film réalisé par J. Bridges, 122 minutes, 1979
- 53 *Nos Batailles*, un film réalisé par G. Senez, 98 minutes, 2018

Bibliographie

Arborio A.-M. & Fournier P. (2015), *L'Enquête et ses méthodes : l'observation directe*, Paris, Armand Colin.

Beaud S. (1996), « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique» », *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, n° 35, p. 226-257.
DOI : 10.3406/polix.1996.1966

- Beaud S. & Weber F.** (2010), *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte.
- Bigante E.** (2010), « The Use of Photo-elicitation in Field Research. Exploring Maasai Representations and Use of Natural Resources », *EchoGéo*, n° 11, <http://journals.openedition.org/echogeo/11622>.
- Bourdieu P.** (1986), « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, p. 69-72.
DOI : 10.3406/arss.1986.2317
- Bourdieu P.** (1993), « Comprendre », in Bourdieu P. (dir.), *La Misère du monde*, Paris, Seuil, p. 903-925.
- Bourdieu P., Chamboredon J.-C. & Passeron J.-C.** (1968), *Le Métier de sociologue*, Paris-La Haye, Mouton.
DOI : 10.1515/9783110895131
- Cesaro P. & Fournier P.** (2015), « De la fiction faire science. Mobiliser un feuilleton télévisé des années 1960 pour parler autrement du travail dans le nucléaire », *Images du travail, travail des images*, n° 1, <http://imagesdutravail.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=556>.
- Cesaro P. & Fournier P.** (2017), « Se concentrer sur le travail pour mettre en feuilleton le monde nucléaire dans les années 1960 : opération de télévision-vérité ou de propagande ? », *Images du travail, travail des images*, n° 5, <https://imagesdutravail.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=1666>.
- Chalvon-Demersay S.** (1999), « La confusion des conditions. Une enquête sur la série télévisée *Urgences* », *Réseaux*, n° 95, p. 235-283.
DOI : 10.3406/reso.1999.2160
- Chamboredon H. et al.** (1994), « S'imposer aux imposants. À propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, n° 16, p. 114-132.
DOI : 10.3406/genes.1994.1251
- Clot Y.** (2005), « L'auto-confrontation croisée en analyse du travail : l'apport de la théorie bakhtinienne du dialogue », in Filliettaz L. & Bronckart J.-P. (dir.), *L'Analyse des actions et des discours en situation de travail : concepts, méthodes et applications*, Louvain-la-Neuve, Peeters, p. 37-55.
- Collier J. Jr & Collier M.** (1967), *Visual Anthropology: Photography as a Research Method*, Albuquerque, University of New Mexico Press.
- Combessie J.-C.** (2007), *La Méthode en sociologie*, Paris, La Découverte.
- Comolli A. & France C. de** (2006), « La profilmie, une forme permanente d'artifice en documentaire », in Comolli A. & de France C. (dir.), *Corps filmé, corps filmant*, Nanterre, Université de Paris X-FRC.
- Duchesne S.** (2000), « Pratique de l'entretien dit "non directif" », in Bachir M. (dir.), *Les Méthodes au concret. Démarches, formes de l'expérience et terrains d'investigation en science politique*, Paris, Puf, p. 9-30.
- Étiemble A. & Morillon A.** (2011), « Usages et apports de la photographie dans la conduite d'entretien sur l'histoire et la mémoire de l'immigration. Auprès d'habitants d'un quartier périphérique de Rennes », *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, vol. 1, n° 1, p. 53-77.
- Faïta D. & Vieira M.** (2003), « Réflexions méthodologiques sur l'auto-confrontation croisée », *Documentação de Estudos em Lingüística Teórica e Aplicada*, vol. 19, n° 1, p. 123-154.
- Feschet V.** (1998), *Les Papiers de famille : une ethnologie de l'écriture, de la mémoire et des sentiments en Provence alpine*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence.
- Filhol E.** (2010), *La Centrale*, Paris, Pol.
- Fournier P.** (2006), « Le sexe et l'âge de l'ethnologue : éclairants pour l'enquêté, contraignants pour l'enquêteur », *ethnographiques.org*, n° 11, <http://www.ethnographiques.org/2006/Fournier>.
- Fournier P.** (2008), « Le travail des générations : confronter des présents décalés », in Arborio A.-M. et al. (dir.), *Observer le travail. Histoire, ethnographie, approches combinées*, Paris, La Découverte, p. 113-129.
- Fournier P.** (2012), *Travailler dans le nucléaire. Enquête au cœur d'un site à risques*, Paris, Dunod.
- Gardies A.** (1993), *L'Espace au cinéma*, Paris, Méridiens-Klincksieck.

Genard J.-L. & Roca i Escoda M. (2010), « La «rupture épistémologique» du chercheur au prix de la trahison des acteurs ? Les tensions entre postures «objectivante» et «participante» dans l'enquête sociologique », *Éthique publique*, vol. 12, n° 1, p. 139-163.

Giddens A. (1987), *La Constitution de la société. Éléments de la théorie de la structuration*, Paris, Puf.

Goffman E. (1974), *Les Rites d'interaction*, Paris, Minuit.

Harper D. (1986), « Meaning and Work: A Study in Photo-Elicitation », *Current Sociology*, vol. 34, n° 3, p. 24-46.
DOI : 10.1177/001139286034003006

Jonas I. (2016), « L'appareil photo entre les mains d'auxiliaires de puériculture. Recherche-action en images et partage des compétences », *Images du travail, travail des images*, n° 3, <https://imagesdutravail.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=1290>.

Leeper T. J. (2019), « Where Have the Respondents Gone? Perhaps We Ate Them All », *Public Opinion Quarterly*, vol. 83, n° S1, p. 280-288.
DOI : 10.1093/poq/nfz010

Lizé W. (2009), « Entretiens, directivité et imposition de problématique. Une enquête sur le goût musical », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, n° 76, p. 99-115.
DOI : 10.3917/gen.076.0099

Lomba C. (2008), « Avant que les papiers ne rentrent dans les cartons : usages ethnographiques des documents d'entreprises », in Arborio A.-M. et al. (dir.), *Observer le travail. Ethnographie, histoire, approches combinées*, Paris, La Découverte, p. 29-44.

Malet J.-B. (2013), *En Amazonie. Infiltré dans le « meilleur des mondes »*, Paris, Fayard.

Mauger G. (1991), « Enquêter en milieu populaire », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, n° 6, p. 125-143.
DOI : 10.3406/genes.1991.1096

Metz C. (1975), « Le film de fiction et son spectateur », *Communications*, n° 23, p. 108-135.
DOI : 10.3406/comm.1975.1354

Meyer M. (2017), « La force (é)vocative des archives visuelles dans la situation d'enquête par entretiens. Une étude par photo-élicitation dans le monde ambulancier », *Revue française des méthodes visuelles*, <https://rfmv.fr/numeros/1/articles/la-force-evocative-des-archives-visuelles-dans-la-situation-d-enquete-par-entretiens/>.

Peneff J. (1990), *La Méthode biographique. De l'École de Chicago à l'histoire orale*, Paris, Armand Colin.

Pinçon M. & Pinçon-Charlot M. (1991), « Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie : distance sociale et conditions spécifiques de l'entretien semi-directif », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, n° 3, p. 120-133.
DOI : 10.3406/genes.1991.1050

Pretto A. (2015), « A Type of Interview with Photos: The Bipolar Photo-Elicitation », *L'Année sociologique*, vol. 65, n° 1, p. 169-190.
DOI : 10.3917/anso.151.0169

Rogers C. R. (1945), « The Non-Directive Method as a Technique for Social Research », *American Journal of Sociology*, n° 50, n° 4, p. 279-289.

Roy D. (2006), *Un sociologue à l'usine. Textes essentiels pour la sociologie du travail*, Paris, La Découverte.

Schaeffer J.-M. (1999), *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil.

Schaeffer J.-M. (2002), « De l'imagination à la fiction », *Vox poetica. Lettres et sciences humaines*, <http://www.vox-poetica.org/t/articles/schaeffer.html>.

Schwartz O. (2011), « L'empirisme irréductible : la fin de l'empirisme ? », in Anderson N., *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin, p. 335-384.

Trépos J.-Y. (2015), « Des images pour faire surgir des mots : puissance sociologique de la photographie », *L'Année sociologique*, vol. 65, n° 1, p. 191-224.
DOI : 10.3917/anso.151.0191

Zonabend F. (1989), *La Presqu'île au nucléaire*, Paris, Odile Jacob.

Notes

1 Il faut distinguer là deux phénomènes : la participation aux enquêtes par questionnaires, qui n'est pas toujours très élevée et qui diminue même dans la période récente (Leeper, 2019), et les forts taux de réponse aux différentes questions de l'enquête, une fois arrêtée la décision d'y prendre part. C'est à ce second point qu'il est fait référence ici.

2 Wencelas Lizé (2009, p. 11) parle dans ce cas d'une imposition de problématique qui « peut venir de l'enquêté ».

3 *Le Syndrome chinois* construit sa narration autour de la découverte de tromperies dans les informations fournies par certaines personnes pour instruire les demandes d'autorisation d'exploitation d'installations nucléaires. *Le Mystère Silkwood* montre sur un exemple singulier les risques d'exposition radioactive et de contamination des personnels quand les conditions de travail sont marquées par des excès de pression productive. *Grand central* va plus loin encore dans ce répertoire en situant son action de telle sorte qu'elle donne à percevoir les réalités du travail des décontamineurs du nucléaire, exposés ordinairement aux périls de la radioactivité : invisible, inodore, inaccessible aux sens et incertaine dans ses effets sur les corps.

4 Ce que différents auteurs appellent la profilmie ou le plaisir de l'auto-mise en scène (Comolli & de France, 2006).

5 La recherche a profité du soutien de la Mission interdisciplinarité du CNRS dans le cadre du Défi NEEDS entre 2013 et 2016 puis d'une aide du gouvernement français au titre du Programme investissements d'avenir, Initiative d'excellence d'Aix-Marseille Amidex entre 2018 et 2019, ainsi que du concours de l'INA qui a mis à disposition les images du feuilleton, co-produit par l'ORTF et Paris-Cité productions. Un compte rendu partiel de la recherche est accessible aux chercheurs sous forme de documentaire interactif à l'adresse <https://fifas.huma-num.fr>

6 Chaque personne contactée pour un entretien a été informée du projet de lui montrer des extraits d'un feuilleton des années 1960 pour lui demander d'aider le chercheur à préciser la part de vérité des actions présentées et leur part de fantaisie. Au moment de la rencontre, elle commençait par voir le film d'élicitation de son côté tandis que le chercheur, installé à l'écart, semblait prendre des notes pour préparer ses questions. À l'issue de l'entretien, le film était parfois revu, enquêté et enquêteur côte à côte cette fois, pour s'arrêter au fil du visionnage sur des éléments non évoqués jusque-là, à l'initiative de l'un ou de l'autre (Cesaro & Fournier, 2015).

7 *Les Atomistes* racontent ainsi comment un chercheur du secteur nucléaire a formé une équipe autour de lui pour tenter de fabriquer par irradiation un cristal aux propriétés nouvelles, combien il a dû persévérer pour parvenir à surmonter les obstacles techniques, comment il a triomphé des risques d'espionnage et composé avec les problèmes d'accident du travail pour lui-même et pour des proches et avec la publicité qui leur a été faite devant l'opinion publique inquiète, mettant en péril la possibilité de poursuivre leur travail.

8 Entretien avec Christian, extraits vidéo en annexe électronique 1, <https://journals.openedition.org/sociologie/7456>.

9 Le ton cru du propos tient à l'interconnaissance dans laquelle se trouve Christian avec le sociologue, qu'il a côtoyé précédemment dans un autre cadre. Ne doit-on pas alors considérer que la familiarité de l'enquêté avec le chercheur prévaut sur le rôle des images de vidéo-élicitation pour expliquer l'engagement de l'enquêté dans l'explicitation de sa perception du travail dans le nucléaire ? Ce n'est pas exclu mais il faut noter que pareilles réactions se sont retrouvées dans des entretiens avec des personnes que le sociologue rencontrait pour la première fois.

10 Le monde nucléaire en a déjà fait l'objet à de nombreuses reprises, que l'on pense à *Casino royale* (Val Guest, Kenneth Hughes, John Huston, Joseph McGrath, Robert Parrish, 1967) dans la série des *James Bond* ou à la comédie satirique *Docteur Folamour* (Stanley Kubrick, 1964).

11 Cette configuration pluraliste n'est pas sans rappeler, dans le registre de la photo-élicitation, les enquêtes par « *bipolar photo-elicitation* » dont parle Albertina Pretto (2015), destinées à obtenir une réaction balancée face à plusieurs clichés qui ont été choisis pour limiter le possible effet de stéréotype qu'est susceptible d'imposer le recours à une seule image.

12 Entretien avec Louis, extraits vidéo en annexe électronique 2, <https://journals.openedition.org/sociologie/7456>.

13 Entretien avec Caroline, extraits vidéo en annexe électronique 3, <https://journals.openedition.org/sociologie/7456>.

14 Entretien avec Michel, extraits vidéo en annexe électronique 4, <https://journals.openedition.org/sociologie/7456>.

Documents annexes

- Texte intégral disponible ici ! (Lien externe)
- Annexes électroniques de l'article « Les ressources de la fiction pour l'entretien. Ou comment limiter le risque d'imposer aux enquêtés un questionnement qui leur soit étranger » (Annexes électroniques)

Pour citer cet article

Référence électronique

Pierre Fournier et Pascal Cesaro, « Les ressources de la fiction pour l'entretien », *Sociologie* [En ligne], N° 4, vol. 11 | 2020, mis en ligne le 06 octobre 2020, consulté le 23 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/sociologie/7391>

Auteurs

Pierre Fournier

pierre.fournier@univ-amu.fr

Professeur de sociologie à l'université d'Aix-Marseille, chercheur au LAMES, Aix-Marseille université, CNRS - Laboratoire méditerranéen de sociologie (LAMES), Maison méditerranéenne des sciences de l'Homme, 5 rue du Château de l'Horloge, BP 647, 13094 Aix-en-Provence, France

Articles du même auteur

In memoriam Jean-Claude Chamboredon (1938-2020) [Texte intégral]

Paru dans *Sociologie*, N° 4, vol. 11 | 2020

Âges [Texte intégral]

Paru dans *Sociologie*, Les 100 mots de la sociologie

Homogamie [Texte intégral]

Paru dans *Sociologie*, Les 100 mots de la sociologie

Enquête [Texte intégral]

Paru dans *Sociologie*, Les 100 mots de la sociologie

Déontologie [Texte intégral]

Paru dans *Sociologie*, Les 100 mots de la sociologie

Pascal Cesaro

pascal.cesaro@univ-amu.fr

Maître de conférence en cinéma à l'université d'Aix-Marseille, chercheur au laboratoire PRISM, Aix-Marseille université, CNRS - CNRS-PRISM, 31 Chemin Joseph Aiguier, CS 70071, 13402 Marseille cedex 20, France

Droits d'auteur

© tous droits réservés